

ples d'héroïsme, qui certes ne seraient perdus si l'honneur national faisait au gouvernement de Napoléon III, un devoir de porter nos drapeaux au-delà des Alpes.

On écrit de Chathan, le 25 mai, au *Morning Post*, du 26 :

« Des navires de guerre qui sont en ce moment en cours de construction sur ce chantier, doivent être terminés avec la plus grande rapidité et les ordres ont été donné de pousser les travaux avec énergie. Ce sont : l'*Atlas*, vapeur à hélice, et le *Bulwark*, vapeur à hélice, tous deux de 91 canons, chacun; l'*Irrésistible*, vaisseau de ligne à hélice de 80 canons; le *Charybde* et l'*Orphée*, corvettes à vapeur de 21 canons, et le *Rattlesnake*, vapeur à hélice, de 16 canons. Outre ces navires en construction, il y a sur le chantier, pour être convertis en vapeurs à hélice, le *Rodney*, de 91 canons, le *Severn*, de 50 canons, et le *Wasp*, de 13 canons qui est prêt à être mis à la mer.

« La frégate l'*Amphyon*, de 36 canons, qui est presque terminée, sortira bientôt des mains des charpentiers qui travaillent hors des heures habituelles, pour pousser les travaux. »

#### UN HOMME BIEN CONSERVÉ.

— Un faiseur de tours, nommé Henry Hawley, avait pour habitude, lorsqu'il avait donné ses représentations, de se rendre à la taverne du lieu; et comme il était connu pour raconter de merveilleuses histoires, il y était toujours entouré de curieux. Quoiqu'il n'eût que quarante-cinq ans, ses cheveux blancs lui donnaient l'air d'en avoir soixante-dix, ce qui, joint à la gravité de sa parole et de sa physionomie, inspirait une grande confiance à ses auditeurs. Voici deux échantillons des histoires dont il les régala :

« Il y a dans les Montagnes-Rocheuses un endroit où tous les chasseurs et trappeurs américains des environs se réunissent le 4 juillet, pour célébrer l'anniversaire de l'Indépendance. Ils y font d'excellent punch glacé, tirant leur glace d'une énorme caverne du voisinage, où l'on en trouve en quantité et en toute saison. Dans une de ces occasions, nous bûmes tant, que nous consommâmes toute une charetée de glace, et que nous dûmes envoyer deux Irlandais en chercher une seconde.

« Il revinrent bientôt tout épouvantés. En creusant la glace, ils avaient rencontré une paire de bottes garnies d'une paire de jambes, et ils n'avaient pas osé aller plus loin. Un certain nombre d'entre nous, descendit dans la caverne, travailla à enlever la glace, qui probablement n'avait pas été dérangée depuis cinquante ans, et réussit à exhumer un homme. Le corps avait l'air aussi frais que s'il eût été vivant. Il était habillé à l'ancienne mode, culotte courte à

boucles, habit du vieux temps et chapeau à cornes. Nous mîmes le corps sur la charette, et l'emportâmes à notre lieu de rendez-vous. Le voyant si bien conservé, plusieurs des trappeurs prétendirent qu'il n'était qu'endormi, et qu'en usant de moyens convenables, on pouvait le ranimer. Cette idée me parut ridicule; mais il préparèrent une grande chaudière d'eau tiède, dans laquelle ils placèrent le corps, après l'avoir déshabillé, et ils se mirent à lui verser de l'eau-de-vie chaude dans la bouche.

« Au bout de vingt minutes, jugez de ma surprise : Voilà les yeux qui s'ouvrent et les muscles de la face qui se détendent. Ils le couchèrent alors dans des couvertures de laine, et commencèrent à le frotter vigoureusement. Au bout d'un quart heure, la parole lui revint, et en très-peu de temps il fut parfaitement rétabli. Nous l'habillâmes, il prit sa part de nos réjouissances et parut pour une heure aussi heureux qu'aucun de nous. Alors il se leva, et nous remerciant de notre courtoisie, il dit qu'il était obligé de se remettre en route, et demanda son cheval.

« Quel cheval ?

« — Le cheval que je montais hier au soir. »

« Personne ne put répondre.

« Messieurs, ne me retenez pas, je vous en prie, s'écria-t-il; j'ai une affaire de la plus haute importance. Trouvez moi un cheval et je vous payerai bien. Vous voyez que j'ai de l'argent. » A ces mots il tira une espèce de sac ou de bourse garnie de guinées à l'effigie de Georges III.

« Il y avait là un mystère que nous ne pouvions pénétrer, et notre curiosité n'était pas moindre que l'impatience de l'étranger.

« Nous vous en procurerons un si vous nous dites où vous allez, répondîmes-nous.

« — Je vous le dirai si vous me promettez de ne me point retenir. » Nous le promîmes.

« Je vais porter à l'armée des dépêches du gouvernement.

« — Ah ! vous allez en Floride ?

« — Non pas je vais à... »

« — Mais, l'ami, il n'y a pas d'armée là. Et pourquoi donc portez-vous ce drôle d'accoutrement ? »

« Pour la première fois, il parut faire attention à notre costume, et son étonnement égala le nôtre.

« Je suis en votre pouvoir, dit-il; je ne m'abaisserai point à mentir. Faites de moi ce que vous voudrez, je suis officier du roi Georges et fier de le servir. »

« C'était la vérité. Cet officier avait été envoyé en mission, auprès de quelques tribus indiennes, pendant la guerre révolutionnaire, et, comme il revenait à l'armée, il entra dans une caverne pour dormir. Il y faisait tout à fait nuit : il tomba et perdit tout sentiment, jusqu'au moment où nous le rappelâmes à la vie. »

#### LES MOMIES VIVANTES.

Enhardi par le succès de cette histoire, Hawley se mit à raconter qu'il y avait dans ces mêmes montagnes, un espace de vingt milles où l'air était si pur qu'on n'y mourrait jamais que par accident. L'exquise pureté de l'air s'y opposait. Quand les gens devenaient trop vieux pour n'être bons à rien, ils étaient quelque fois emportés par le vent; et, une fois hors du cercle magique, ils étaient perdus.

Il y a quelques années, plusieurs philanthropes fondèrent en cet endroit un musée où les personnes qui devenaient trop vieilles pour être utiles étaient mises dans des sacs étiquetés, enregistrés et accrochés au mur. Si par la suite, leurs amis voulaient causer avec elles, pour cinquante sous on leur décrochait le viellard, on le mettait dans une chaudière d'eau tiède, et bientôt il était en état de tenir une conversation d'une demi-heure, après quoi on le tirait de l'eau, on l'essuyait et on le raccrochait à sa place.

« Cela paraît incroyable, reprit Hawley, mais, moi qui vous parle, je suis allé un jour à ce musée, et j'ai demandé s'ils avaient là un sujet nommé Samuel Hawley. J'avais un oncle de ce nom qui était par, trente années auparavant pour les Montagnes-Rocheuses, et dont nous n'avions plus entendu parler.

Le commis ayant examiné son registre, répondit que Samuel Hawley était dans le sac No. 367, et qu'il y était depuis dix-neuf ans. Je payai la somme d'usage et je demandai une entrevue. Le contenu du sac fut mis dans l'eau tiède, et bientôt je pus apprendre à mon vieil oncle qui j'étais. Il parut content de me voir, quoique je ne fusse qu'un enfant lorsqu'il avait quitté le pays. Il demanda des nouvelles de mon père et de ses amis. Sa voix était très-faible, et, après une conversation de vingt minutes, il dit que l'haleine lui manquait, et que si je n'avait rien de plus à dire, il serait aise d'être accroché. Je lui demandai s'il ne possédait pas jadis un grand fusil, et s'il savait où il était. Il m'informa que ce fusil était suspendu à une partie de la mansarde de mon père, et était tout à fait à ma disposition. Je le remerciai, et lorsque je lui eus dit adieu, le gardien du musée l'emporta et le remit en place.

Si quelqu'un de vous va jamais de ce côté, messieurs, j'espère que vous voudrez bien rendre visite à mon oncle et lui présenter mes compliments. N'oubliez pas, son numéro est 367.

CONDITIONS.—Toutes lettres et correspondances, devront être adressées, franco.

On s'abonne en s'adressant à G. R. GRENIER, propriétaire, poste restante, Québec, boîte No. 266. Prix de l'abonnement \$1 par année ou 50 cents pour six mois.

G. R. GRENIER, PROPRIÉTAIRE ET IMPRIMEUR.